

## Mondes Flottants

**Bertrand Dommergue**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29190>  
ISSN : 2265-9404

**Éditeur**

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

**Référence électronique**

Bertrand Dommergue, « Mondes Flottants », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 22 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29190>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 mai 2018.

EN

---

# Mondes Flottants

Bertrand Dommergue

---

- 1 Il faut lire le *statement* d'Emma Lavigne, à l'image de sa Biennale, il est composé par associations d'espaces et collages de sensations. Le lecteur entre dans la tête de la commissaire et retrace avec elle l'itinéraire mental qui l'a conduite à ces *Mondes Flottants*, subtil précipité de ses obsessions les plus tenaces – ou comment son esprit divague d'un espace à l'autre jusqu'à ceux qui figurent finalement dans cette 14<sup>ème</sup> Biennale de Lyon, au gré d'une partition aléatoire de formes suspendues.
- 2 Au seuil du catalogue, l'œuvre choisie pour la couverture à rabat (et pour l'identité visuelle de l'ensemble de la Biennale) indique d'emblée le parti-pris de légèreté onirique et d'expansion sans limites de la commissaire : *When Sky was Sea* (2002) de l'artiste japonais Shimabuku représente en effet un poisson flottant dans le ciel. Même s'il se soumet à la généalogie canonique du Moderne en citant Baudelaire, Mallarmé ou *Le Grand Verre* de Duchamp, le *statement* d'Emma Lavigne leur préfère *in fine* une autre influence majeure qui donne son nom à la première section de l'exposition : *L'Œuvre ouverte* (1965) d'Umberto Eco. Comme lui, la Biennale envisage l'art « comme un “champ d'événements” ouvert au hasard d'un devenir accidentel, dont l'enjeu est parfois de révéler l'œuvre d'art comme “un infini contenu dans le fini” » (p. 36). L'origine littéraire de cette définition imprègne aussi les six autres sections de l'exposition. « Archipel de la sensation » est manifestement influencé par la pensée archipélique d'Edouard Glissant ; « Expanded Poetry » avoue sa dette à *Dominique Gonzalez-Foester 1887-2058*, la rétrospective de l'artiste au Centre Pompidou en 2005, mais aussi à *Literatura expandida* d'Ana Pato ; « Ocean of Sound » cite directement le titre du livre de référence de David Troop, *Ocean of sound, ambient music, mondes imaginaires et voix de l'éther* ; « Corps électrique » le poème éponyme de Walt Whitman. Quant à « Cosmos intérieur », Emma Lavigne le conçoit comme une superposition de l'Ouvert cher à Rilke et de cette volonté « de créer pour l'art une nouvelle dimension » (p. 47) qu'incarne *Ambiente Spatale* (1967) de Lucio Fontana, première œuvre acquise par le MAC Lyon. Enfin, si la dernière section échappe à un paratexte explicitement littéraire, c'est pour mieux prendre des allures de manifeste en affirmant vouloir faire de cette Biennale une « (...) traversée par les énergies, les fulgurances poétiques et les déflagrations esthétiques contemporaines, plaçant au cœur

de ses enjeux les attitudes libertaires d'artistes qui ne cessent de repousser les limites de l'œuvre d'art afin de l'ouvrir, encore davantage, sur le monde » (p. 34-35).

- 3 Difficile de traduire une telle ambition dans le catalogue: la mise en page des reproductions d'œuvres s'en tire tout de même avec les honneurs. Certes, son format (17 x 23cm) empêche – sauf exception (Philip Corner, George Brecht et Mieko Shiomi, p. 192-193) – les rencontres entre les œuvres dans l'espace de la page ; mais chaque artiste dispose en moyenne de deux pages différemment composées, ce qui suffit à singulariser son esthétique. Pour autant, les pièces de certains bénéficient jusqu'à huit pages – comme Daniel Steegmann Mangrané (p. 142-149), Lygia Pape (p. 104-111), Berger et Berger (p. 326-333) ou Elisabeth S. Clark (p. 350-357). De même, les textes qui accompagnent les images, aléatoirement placés à droite, à gauche, au-dessus, au-dessous, voire superposés à elles, créent un rythme propre à chaque univers artistique. Certains textes sont très littéraires (Anawana Haloba p. 244, Julien Creuzet, p. 270) ; d'autres rendent hommage à des figures tutélaires, comme celui Marcel Broodthaers à l'un des pères de la modernité : « MALLARMÉ EST LA SOURCE DE L'ART CONTEMPORAIN... IL INVENTE INCONSCIEMMENT L'ESPACE MODERNE » (p. 77). Une biennale qui n'innove donc peut-être pas d'un point de vue théorique, mais dont le catalogue témoigne pour la postérité d'une énergie revigorante, car synesthésique.